Première année. Numéro 2. 1er JUIN 1931. Contribution aux frais : 0 fr. 50.

SPARTACUS

« L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ».

Révolution et contre-révolution en Espagne

L'ordre se rétablit en Espagne. Les illusions persistent. Pourtant des prolétaires ont lutté, luttent, lutteront, avec l'énergie élémentaire de la misère et de la faim. De leur lutte ne dépend pas l'issue de la bataille pour le pouvoir, qui a été réglée par l'étouffement immédiat des tentatives de « conseils ouvriers ». Mais les luttes d'arrière-garde qui sont inévitables, peuvent prendre l'aspect soit d'une déroute, soit d'une victoire morale du prolétariat espagnol, ouvrant ainsi la route soit au fascisme, soit à une nouvelle marée plus vigoureuse et plus consciente de la révolution sociale.

Rosa Luxembourg a démontré dans son dernier article, « L'ordre règne à Berlin », qui précéda (et en quelque sorte commenta) son assassinat, que la victoire morale *dans la défaite ne peut être obtenue que par un moyen : la lutte armée poussée à fond.*

Cette conclusion est la nôtre.

La "Victoire" de l'Ordre

par R. Luxembourg

« L'ordre règne à Varsovie » annonça le ministre Sebastini à la Chambre française, lorsqu'après un assaut terrible sur le faubourg de Praga, la soldatesque de Souvoroff eut pénétré dans la capitale polonaise, commençant son travail de bourreau contre les insurgés.

« L'ordre règne à Berlin! », proclame triomphalement la presse bourgeoise, les ministres Ebert et Noske, les officiers des « troupes victorieuses » pour qui la racaille petite-bourgeoise de Berlin agite ses mouchoirs et pousse des hourrah! La gloire et l'honneur des armes allemandes sont sauves devant l'histoire mondiale. Ceux qui se sont fait battre misérablement en Flandre et dans l'Argonne ont rétabli leur renommée par la victoire brillante tiré des trois cents Spartakistes qui leur ont résisté dans le « Vorwaerts ». Les temps des premières et glorieuses irruptions des troupes allemandes en Belgique, les temps du Général von Emmich, de l'immortel vainqueur de Liège, paissent devant les exploits des Reinhardt *et camarades* dans les rues de Berlin. Des délégués des assiégés du « Vorwaerts » envoyés en parlementaires pour traiter la reddition — tellement abîmés à coups de crosse par la soldatesque gouvernementale qu'il ne fut pas possible de reconnaître leurs cadavres, — des prisonniers collés au mur et assassinés de telle sorte que l'on faisait éclater les crânes et gicler la cervelle : qui pense encore devant ces hauts faits aux défaites honteuses infligées par les Français, les Anglais et les Américains? Spartacus est l'ennemi, Berlin le champ de bataille, devant qui nos officiers savent vaincre. Noske « l'ouvrier » est le général qui sait organiser la victoire, là où Ludendorff reste court.

Qui ne pense ici à l'ivresse victorieuse des meutes de « l'Ordre » dans Paris, à la bacchanale de la bourgeoisie sur les cadavres des combattants de la Commune, cette même bourgeoisie qui venait de capituler pitoyablement devant les Prussiens et qui avait livré la capitale du pays à l'ennemi extérieur, pour fuir elle-même comme les derniers des lâches! En face des prolétaires parisiens affamés et mal équipés, contre leurs femmes et leurs enfants sans armes — comme il s'enflammait par contre, le courage viril de ces fils à Papa de la « jeunesse dorée » qui commandaient dans les rangs de Versailles! Comme elle s'en donnait à cœur joie, cette bravoure des fils de Mars — naguère pliés en deux devant l'ennemi extérieur — dans des cruautés bestiales sur des victimes sans défense, sur des prisonniers, sur des mourants!

« L'ordre règne à Varsovie! », « l'ordre règne à Paris! », « l'ordre règne à Berlin! » C'est ainsi que les proclamations des gardiens de « l'Ordre » à travers les armées se répandent d'un centre à l'autre de la lutte historique mondiale. Et la jubilation des vainqueurs ne remarque pas qu'un « Ordre » qui doit périodiquement être maintenu par des boucheries sanglantes, va sans arrêt vers sa destinée historique, vers sa fin. Que signifiait cette dernière « Semaine de Spartacus » à Berlin, qu'a-t-elle apporté, que nous enseigne-t-elle? Encore au milieu de la lutte, au milieu des hurlements victorieux de la contre-révolution, les prolétaires révolutionnaires doivent se rendre compte de ce qui est arrivé, mesurer les événements et leurs résultats à la grande mesure historique. La Révolution n'a pas de temps à perdre, elle poursuit son assaut; par dessus les tombes encore ouvertes, par dessus les « victoires » et les « défaites » elle marche vers ses grands buts. Reconnaître ses lignes d'orientation, suivre ses voies avec conscience, c'est là la tâche essentielle de ceux qui luttent pour le socialisme international.

Pouvait-on s'attendre à une victoire définitive du prolétariat révolutionnaire dans ce conflit, le renversement des Ebert-Scheidemann et une réalisation de la dictature socialiste? Certainement pas, si l'on prend mûrement en considération tous les facteurs qui décident de la question. Le point vulnérable de la chose révolutionnaire en ce moment : la non-maturité politique de la masse des soldats qui, toujours encore, permettent à leurs officiers d'abuser d'eux en faveur des buts contre-révolutionnaires des ennemis du peuple, est déjà en elle-même une preuve de l'impossibilité de voir sortir de ce conflit une victoire durable de la révolution. D'autre part cette non-maturité du soldat n'est par elle-même qu'un symptome de la non-maturité générale de la révolution allemande.

La grande plaine, d'où provient la majorité des soldats, reste, après comme avant, en dehors du champ d'influence de la révolution. Berlin est jusqu'à présent dans le Reich tout comme un homme isolé. Les centres révolutionnaires de la province, en Rhénanie, Wasserkante, Brunschwig, Saxe, Wurtemberg — sont corps et âme du côté du prolétariat berlinois. Mais pour le moment ce qui manque encore, c'est l'immédiate communauté de rythme dans la marche en avant, c'est la concordance directe de l'action, qui seules peuvent donner à l'élan et à la combattivité des ouvriers de Berlin une efficacité incomparable. En plus de cela — et c'est là seulement une concordance plus profonde de cette non-maturité politique de la révolution — les luttes économiques, véritables sources volcaniques où s'alimente continuellement la lutte de classe révolutionnaire, sont encore dans leur stade initial.

De tout cela résulte qu'on ne pouvait pas compter sur une victoire décisive et durable en ce moment. La lutte de ces dernières semaines était-elle à cause de cela « une faute ». Oui, s'il s'agissait d'un déclenchement intentionnel, de ce qu'on appelle un « putsch »! Mais quel était le point de départ de la dernière semaine de lutte? Comme chaque fois dans les cas précédents, comme pour le 6 décembre, comme pour le 24 décembre : une provocation brutale du gouvernement. Comme naguère l'assassinat des manifestants désarmés de la Chausséstrasse, comme la boucherie des matelots, cette fois encore l'attentat de la Préfecture de police de Berlin fut la cause de tous les événements. Car la révolution n'opère pas suivant ses libres décisions, en terrain découvert, d'après un plan de manœuvre dressé par un « stratège ». Ses ennemis ont aussi leur initiative, et même ils la prennent, en règle générale, bien plus souvent que ne fait la Révolution elle-même.

Mis devant le fait de la provocation insolente d'Ebert-Scheidemann, les ouvriers révolutionnaires étaient forcés de prendre les armes. Oui, c'était pour la révolution une question d'honneur de répondre tout de suite à l'attaque avec toutes ses forces; sinon on encouraigeait la contre-révolution à réaliser une nouvelle étape, et on ébranlait ainsi avec les rangs révolutionnaires du prolétariat, le crédit moral de la révolution allemande dans l'Internationale toute entière.

(*Suite page* 2.)

Dans les « Notes sur la révolution espagnole » publiées ici même, dans le premier numéro du journal, nous avons esquissé au jour le jour une interprétation des récents bouleversements politiques, pour autant que les informations dont nous disposions nous permettaient de le faire.

A la lumière du développement ultérieur des tendances que nous avions déjà signalées, cette interprétation peut être précisée comme suit :

Thèses sur l'Espagne

présentées au Cercle d'Etudes Révolutionnaires le 15 Mai 1931

1° L'Espagne capitaliste actuelle présente la juxtaposition d'une agriculture très arriérée, d'une industrie extractive minière (cuivre, plomb) de grande importance mondiale par la nature de ses produits, et une industrie de transformation concentrée dans quelques régions particulières auxquelles elle confère un caractère spécial. L'économie espagnole n'a donc d'autre unité que celle que lui impose la domination du grand capital international.

a. La domination du grand capital s'exerce sur la sphère agricole par l'intermédiaire des nobles agrariens, des moines, des caciques et des usuriers, c'est-à-dire de tous les résidus féodaux du moyen-âge et de la monarchie « très-catholique ».

b. En ce qui concerne la sphère des industries d'extraction, cette même domination revêt le caractère d'une sujetion directe aux banques de Paris et de Londres. De même pour les chantiers navals etc...

c. Seule l'industrie de transformation jouit d'une certaine autonomie dans son organisation financière et joue le rôle d'un élément spécifiquement national dans la sphère du grand capital impérialiste.

2° La crise permanente des débouchés, en faisant son apparition sur le monde impérialiste il y a plus de vingt ans, suspendit au-dessus de l'économie espagnole les menaces de la crise agraire, de la crise des prix des matières premières, et du chômage industriel, dont les conséquences s'affirment aujourd'hui par la misère intolérable des sans-travail, des ouvriers saisonniers et du semi-prolétariat agricole.

Dans la plupart des pays capitalistes modernes, ces menaces ont développé, en particulier à travers la guerre et l'état de siège, une union nationale de toutes les classes sous la direction du capital financier, en vue de la concurrence et pour l'écrasement des tendances prolétariennes.

Mais dans le vieux régime « portugalisé » par l'étranger, les aspirations de la bourgeoisie nationale se trouvaient négligées, en raison de l'inertie séculaire des institutions royales traditionnellement établies sur l'exploitation du colon paysan et du mineur des compagnies fermières (aussi bien dans l'ancien que dans le nouveau monde).

Dans l'impuissance où elle était de faire prévaloir son programme de réforme et sa politique de tarifs, c'est-à-dire à faire prendre par l'Etat espagnol les mesures exigées par la concurrence et la lutte pour les débouchés, la bourgeoisie a été amenée à souhaiter un changement de régime national, ou tout au moins l'indépendance des provinces les plus avancées, où ses décisions l'auraient automatiquement emporté sur l'inertie des hidalgo et de la prétraille.

3° La dictature de Primo de Rivera fut une tentative pour réaliser dans la résistance au mouvement prolétarien et dans la lutte inter-impérialiste « pacifique » les transformations politiques introduites ailleurs dans le temps de guerre : l'union sacrée monolithique de tous les partis, la transformation de la racaille petite-bourgeoise en mouchards et en lyncheurs d'« espions » pour le compte du gouvernement, l'utilisation des chefs socialistes et des bureaucrates syndicaux comme saboteurs à gages de toute action ouvrière, etc...

Mais, bien qu'ouvertement orientée sur imitation du fascisme mussolinien, la dictature espagnole ne réalisa qu'imparfaitement son programme. La réorganisation des services publics, une véritable résurrection de la flotte de guerre, une politique extérieure plus active, furent les principaux résultats positifs, mais le retard général de la société espagnole empêcha de réaliser l'essentiel. Politiquement ce retard s'exprimait par la nécessité de s'appuyer sur les classes féodales réactionnaires, sur le petit capitalisme mercantile et usurier, sur les juntes militaires et les congrégations politiciennes, boulet rivé au pied du dictateur. La bourgeoisie se convainquit ainsi que Rivera sur Alphonse XIII, c'était un emplâtre sur une jambe de bois. Elle s'appuya sur le mécontentement croissant des classes populaires, sur leurs aspirations national-démocratiques, sur leurs illusions autonomistes pour revendiquer un bouleversement plus complet. La base de la dictature se restreignait de plus en plus aux couches les plus arriérées de la nation, une tentative de renflouement sous un chef nouveau échoua et finalement Berenguer et Alphonse XIII disparurent simultanément de la scène.

4° Le nouveau personnel dirigeant s'est hissé au pouvoir sur les épaules des masses populaires petites bourgeoises. Il n'en a pas moins la caractéristique de premier gouvernement intégralement grand-capitaliste de l'Espagne. Le fait qu'il utilise les éléments radicalisés de la population contre la résistance des ultra-réactionnaires, qu'il menace même ceux-ci dans leur puissance économique par des projets fédéralistes, laïcisateurs et agraires, allant jusqu'au partage des terres et jusqu'à la socialisation des grandes entreprises, ne doit être considéré que comme une combinaison de démagogie et de chantage qui est le propre de tous les mouvements fascistes non encore stabilisés. Quant à la stabilisation, elle n'offre pas d'autre base possible que l'écrasement des tentatives ouvrières les plus avancées et l'intégration des royalistes et cléricaux dans la base du nouveau régime, avec un poids spécifique moindre que par le passé.

A tous les points de vue, le cours des événements espagnols tend à reproduire le rythme octobre 1918-janvier 1919 en Allemagne. Hier la grève générale et la fuite de la monarchie, aujourd'hui l'effacement des conseils derrière le gouvernement des mandataires du peuple, demain la Constituante et le ministère social-fasciste de droite, après-demain la garde *syndiquée* de Noske et les soudards de Hoffmann, lâchés sur les trouble-fête de la stabilisation bourgeoise.

Les rapports numériques des classes et l'état économique sont évidemment tout autres, mais n'oublions pas que la situation internationale entraîne l'impuissance des couches moyennes. Dans la sphère de domination impérialiste que seule la Russie a su briser pendant la guerre tout « gouvernement de la petite-bourgeoisie ne peut être qu'un masque posé sur la domination du grand-capital. Seul le prolétariat peut briser cette domination, en attaquant à la fois par la base l'existence politique et l'existence économique du capitalisme.

5° Les programmes défendus dans la révolution par les organisations ouvrières sont profondément dénaturés par l'esprit petit-bourgeois. Les illusions réformistes et l'économisme sévissent dans le camp anarchiste. Les petites bandes communistes sont paralysées par le machiavélisme léninotrotskiste qui, leur interdit de déployer le drapeau de la révolution prolétarienne, et qui en fait, les propagandistes de l'autonomisme régional et du partage des terres, alors que ces mesures ont un contenu évidemment anti-prolétarien et anti-socialiste. Pour montrer de quelles absurdités les tenants du bolchevisme arrivent à se convaincre eux-mêmes, il n'est besoin que de lire les thèses des communistes (oppositionnels), Catalans, Galiciens et Vascons, sur la « question nationale » (1). Il y est revendiqué l'indépendance de *chacune de ces provinces*, dont les territoires ont l'étendue de quelques départements et cela, tout simplement pour faire pièce à la bourgeoisie locale qui a « trahi » la cause de l'autonomie.

En fait, l'avenir du séparatisme catalan, galicien, vascon, etc..., etc..., est entièrement

(1) *Bulletin de la gauche communiste*, N° 1.

ruiné par l'avènement au pouvoir de la bourgeoisie industrielle *à l'échelle de toute l'Espagne*. Il ne peut être question, maintenant, pour l'industrie de ces provinces, de sacrifier à son autonomie le contrôle des débouchés du reste de l'Espagne, ni l'utilisation des impôts, des richesses naturelles et de la puissance militaire qui lui sont garanties par l'unité. Ainsi, il n'existe plus dans la bourgeoisie elle-même, ni dans la petite bourgeoisie qui vit des miettes de sa table et de son idéologie, aucune tendance vivante pour réaliser le programme fédéraliste ou séparatiste dont les « communistes » catalans, vascons et galiciens continuent à se réclamer.

Quant à l'indépendance réelle de l'Espagne, vis-à-vis des dominateurs impérialistes, cette chimère nationale-bolchévique de la « libération nationale et soicale » est déjà condamnée par les considérations précédentes sur l'impossibilité de former un gouvernement spécifiquement petit-bourgeois. Les tentatives de Primo de Rivera pour arracher des entreprises espagnoles au capital anglo-français, ont été abandonnées en leur temps. Quant aux républicains, considérés comme suspects par Briand et compagnie avant leur accession au pouvoir, ils ont bientôt donné les gages nécessaires de leur parfaite solidarité impérialiste.

6° La lutte contre la stabilisation déjà commencée de la « révolution républicaine », sous forme de *régime fasciste*, ne peut être menée que sur le terrain de la guerre civile. Les mots d'ordre trotskistes de « l'Assemblée constituante » et de « l'armement du prolétariat » sont complètement contradictoires. On ne peut pas, à la fois, dire au peuple de Paris : garde tes canons et lui faire crier : « Vive Versailles. » Or, ce qui se poursuit actuellement, ce n'est pas l'armement, mais le *désarmement* du prolétariat, et la concentration de toutes les armes entre les mains des gardes civiques bourgeoises et de la Garde Civile. Les révolutionnaires prolétariens ne peuvent garder leurs armes qu'en en faisant usage tout de suite, et ils se laisseront désarmer s'ils font confiance à la *Constituante*. En fait, l'avant-garde des ouvriers, radicalisée par la misère, ne peut attendre la Constituante, l'expropriation du clergé, la nationalisation, voire la socialisation des services publics. D'ailleurs tout cela ne lui rapporterait rien, et n'intéresse que les bureaucrates petit-bourgeois et les « révolutionnaires professionnels ».

Lorsque Trotski se base sur les illusions du prolétariat espagnol pour le mener à la bataille par la voie des illusions, il oublie que personne ne peut procurer aux ventres creux l'illusion d'avoir mangé. Donc, tant que Trotski ne réussira pas à leur donner cette illusion, il y aura des prolétaires indisciplinés qui, au lieu de manifester pour la Constituante sous l'égide du parti et de remettre leurs armes (en attendant que la Constituante les leur rende?) s'en iront en enfants perdus à l'assaut des magasins de vivres, comme à Barcelone, feront chanter le coq rouge de l'incendie sur les couvents et sur les palais comme à Madrid, répondront aux fusillades des troupes de l'ordre comme à Séville, et dédaigneront les mots d'ordres des illusionnistes de la politique, pour tenter d'opposer à l'instrument du pouvoir bourgeois — la Constituante — celui du pouvoir prolétarien : le système des conseils.

7° La lutte engagée par le prolétariat le plus radicalisé prend en raison de la passivité des grandes masses l'allure d'un combat d'arrière-garde contre le fascisme déguisé en socialisme républicain. Mais en même temps, il est l'exemple et l'expérience décisive qui doit servir à éclairer ces masses et à leur faire comprendre la vraie nature du régime Zamora-Macia-Caballero, et à leur préparer la voie pour une prochaine offensive contre l'ennemi de classe et son état.

Les soi-disant « marxistes » et « anarchistes » qui se tiennent à l'écart de la lutte spontanée contre le régime, ne commettent pas seulement un abandon de poste devant l'ennemi. Mais ils consomment une véritable trahison dans la mesure où ils déguisent la république zamorienne en « forme ouverte de pouvoir » dans le cadre de laquelle le prolétariat peut introduire ses revendications politiques et économiques, sous la forme d'un programme minimum ou même d'un « élargissement de la démocratie » allant jusqu'à la dissolution de l'état et à l'abolition du capitalisme.

8° Le programme minimum de Trotsky, c'est-à-dire la « révolution démocratique » opposé à la « parole brutale de la dictature du prolétariat », obtient beaucoup de succès dans les masses petite-bourgeoises qui se disputent sa brochure (constate la *Vérité*). Mais le pire est que les *ouvriers* qui la lisent se persuadent ainsi que leurs tâches présentes, dans l'intérêt même de la « dictature du prolétariat » est de déserter la lutte directe pour combattre par le bulletin de vote et *la propagande sous l'étendard de la petite-bourgeoisie et de ses petites utopies démocratiques*. Aussi, Trotsky n'est nulle part plus dangereux que lorsqu'il propose le soviet ouvrier comme une forme d'organisation, non pas insurrectionnelle et expropriatrice, mais revendicative et démocratique dans le cadre du régime actuel, avec, comme rôle essentiel, celui de servir de cuisine pour les manœuvres de front unique avec les organisations des social-traîtres pendant que les inorganisés se battent dans les rues.

9. C'est aux anarcho-syndicalistes, lesquels disposent de la seule organisation de masses dans le camp de la révolution (et dont l'idéologie s'oppose à tout compromis avec l'autonomisme régional et la démocratie politique) qu'incombe la plus lourde responsabilité. La C. N. T. polarise autour d'elle presque toutes les forces révolutionnaires, et en même temps, elle n'intervient dans la lutte que lorsqu'elle y est traînée par les masses. Là s'exprime l'incapacité des anarchistes actuels en général — et celle des adhérents à l'Association Internationale des Travailleurs en particulier — à comprendre le rôle joué par la violence dans la préparation et dans le développement de la révolution. Non seulement la C. N. T. a reculé devant son rôle d'avant-garde, mais elle n'a pas même su reconnaître l'application de ses propres principes dans l'action spontanée des masses, dans l'initiative de ses propres adhérents. En chaque circonstance l'organisation revendique un rôle défensif et dénonce comme de pures aventures les coups d'audace tentés par le prolétariat contre l'Etat et la propriété, quand elle n'en dénature pas le sens par sa propre intervention.

Il paraît d'après eux que la violence ouvrière appelle le fascisme, et ils veulent protéger la république espagnole contre la réaction bourgeoise, sans se rendre compte que la république espagnole est elle-même la réaction bourgeoise, et que le fascisme démagogique, sous le nom de gardes civiques, de milices Cabarellistes et de « Somatens », monte la garde à la porte de Zamora et présente les armes aux grands personnages de la monarchie ralliée et de l'Internationale de Noske. Ces forces ont déjà frappé, au nom de l'ordre révolutionnaire, sur les chômeurs qui pillaient les magasins de vivres lors des troubles du 1er mai à Barcelone.

L'expropriation des vivres par les affamés est le « memento mori » de l'ordre bourgeois, la suprême insulte à la démocratie politique. En prenant l'insulte pour eux, les anarchistes de gouvernement de l'Espagne révolutionnaire ont ouvert la route à la loi martiale. Le deuxième pas dans ce sens se fait devant le bluff de la réaction monarchiste, maintenant que les anarchistes ont, eux-mêmes, encouragé le gouvernement républicain à prendre des mesures d'exception. Sitôt adoptées, ces mesures seront utilisées, non pas contre les fidèles d'Alphonse XIII, mais contre les communistes et les anarchistes, c'est-à-dire contre les soldats de la révolution sociale *trahis par leurs chefs;* et l'on facilitera la manœuvre en présentant les extrémistes comme des agents des royalistes. Ainsi fit Carnot contre Babœuf (l'agent des royalistes, en l'espèce, était Carnot lui-même).

Le souci de « ménager l'avenir » paraît l'emporter dans toutes les décisions de la C. N. T. comme dans la théorie des trotskistes. L'*avenir* que cette politique *nous ménage*, a pour première étape pour le prolétariat le « bain de sang » à la Noske, l'état de siège et les exécutions sans jugement, pour deuxième étape le règne de l'ordre et de la terreur blanche. Sans doute, moins le prolétariat aura combattu, moins il aura approfondi la révolution, plus le « bain de sang » passera au second plan, comme un épisode sans grande portée; mais l'écrasement qui s'en suivra sera d'autant plus profond, désastreux et démoralisant que la révolution des masses aura été plus aisément confisquée.

Les anarchistes et les communistes d'Europe n'ont pas le choix entre l'avenir à ménager et le présent à regarder en face. Du présent dépend l'avenir tout entier. Si la bourgeoisie réussit sans combat à compléter sa victoire, la voie de la révolution est fermée pour des années. Si au contraire, elle se heurte à une défense *offensive* de l'avant-garde ouvrière, à l'emploi des mesures les plus audacieuses que puisse dicter la situation, la voie de la révolution restera ouverte après la défaite. La défaite ne sera elle-même qu'une étape sur la voie de la révolution mondiale. La colère ouvrière aura appris à reconnaître ses ennemis, car les victimes auront marqué avec leur sang les faces de leur bourreaux et celle des traîtres qui les auront abandonné à l'heure décisive.

10. — Voici la ligne de conduite que les expériences Spartakistes et K.A.Pistes proposent aux révolutionnaires espagnols à partir de la période actuelle et à travers le développement ultérieur de la révolution jusqu'à un stade international.

a) Soutien individuel par tous les moyens des actions de résistance passive ou violente engagées par les ouvriers contre la stabilisation.

b) Boycott des élections, sabotage des partis parlementaires et du réformisme syndical. Boycott du mouvement séparatiste et des juntes « révolutionnaires » petit-bourgeoises.

c) Propagande pour les conseils d'ouvriers. Formation d'organisations illégalistes d'entreprise au service des grèves économiques et politiques, de l'expropriation des armes et des subsistances, etc... Réunion de ces organisations en une union pour pour la conquête parallèle du pouvoir économique et du pouvoir politique dans la forme des conseils.

d) Transformation des usines en forteresses prolétariennes. Erection des conseils révolutionnaires d'ouvriers en organes collectivement responsables de toutes les fonctions sociales. (Des volontaires délégués par les conseils remplissent sous leur contrôle permanent les tâches politiques, économiques, militaires, judiciaires, etc...). Occupation des points stratégiques de la vie politique et économique. Réquisition et utilisation révolutionnaire des moyens de transport et de correspondance, de la presse, de l'armement et des approvisionnements de toute espèce. Réquisition et distribution des subsistances aux seuls prolétaires, fabrication et concentration de l'armement et de l'équipement dans les usines. Création d'unités de combat mobiles armées à la moderne.

e) Edification des systèmes des conseils (par localité, région, industrie, etc...). Réunion des gardes rouges en armée prolétarienne sous le contrôle du système des conseils. Guerre révolutionnaire défensive et offensive, par l'extension des méthodes prolétariennes de la guerre civile et de la propagande. Mobilisation internationale des prolétaires autour de la révolution espagnole et pour le sabotage de l'intervention bourgeoise.

Noske frappe, mais la révolution marche

(Suite de l'article de la première page.)

La résistance immédiate sortit tellement spontanément, avec une énergie tellement évidente, du sein des masses berlinoises, que dès le premier contact la victoire morale fut du côté de la rue. C'est une loi intérieure à la révolution de ne jamais pouvoir supporter l'inactivité après un pas en avant. La meilleure parade est un bon coup d'audace. Cette règle élémentaire de toute lutte régit à plus forte raison tous les pas de la révolution. Elle va d'elle-même et démontre l'instinct sain, la force intérieure toujours fraîche du prolétariat de Berlin — cette combattivité qu'il a manifesté en ne se contentant pas de la réintégration d'Eichhorn dans sa fonction, mais en marchant spontanément à la conquête des autres places de la contre-révolution : la presse bourgeoise, et son agence de presse officieuse, le « Vorwaerts ». Toutes ces mesures sortirent de la masse, parce qu'il avait été instinctivement reconnu que la contre-révolution de son côté ne se tranquilliserait pas sur la défaite qu'elle avait essuyée et qu'elle chercherait à provoquer une bataille où toutes les forces se mesure-

Ici aussi, nous nous trouvons devant une des grandes lois historique de la révolution, contre laquelle se brisent toutes les finasseries des petits machiavels « révolutionnaires » du genre de l'U.S.P., qui dans chaque lutte cherchent seulement des prétextes pour battre en retraite. Dès que le problème fondamental de la révolution a été établi clairement — et c'est dans cette révolution le renversement du gouvernement Ebert-Scheidemann comme dernier obstacle devant la victoire du socialisme — ce problème fondamental surgit de nouveau dans toute son actualité, et chaque épisode particulier de la lutte étale, avec la fatalité d'une loi naturelle, le problème dans toute son étendue, si peu préparée que soit encore la révolution vis-à-vis de sa solution, si peu mûres que soient les circonstances. « A bas Ebert-Scheidemann! » — ce mot d'ordre surgit inévitablement dans chaque crise révolutionnaire, comme la seule formule épuisant le contenu de tous les conflits partiaux, et par là il pousse par lui-même, par sa logique objective intérieure — et qu'on le veuille ou non — toute épisode de lutte à son point culminant.

Il résulte de cette contradiction entre l'aggravation de la tâche et les conditions préalables insuffisantes pour son accomplissement, dans la phase de début du développement révolutionnaire, que les luttes partielles de la révolution finissent toutes par une « défaite » formelle. Mais la révolution est la seule forme de « guerre » — et c'est là aussi une loi de vie qui lui est propre — où la victoire finale ne peut être préparée que par une série de « défaites ».

Que nous montre toute l'histoire des révolutions modernes et du socialisme? Le premier flambeau de la lutte de classe en Europe : l'insurrection des tisseurs de soie lyonnais en 1831, se termina par une lourde défaite. Le mouvement des Chartistes en Angleterre — par une défaite. Le soulèvement du prolétariat à Paris dans les journées de Juin 1848 finit par une défaite écrasante. La Commune de Paris finit par une défaite terrible. Tout le chemin du socialisme — autant que des luttes révolutionnaires entrent en considération — est pavé de défaites, et malgré cela cette même histoire mène pas à pas inévitablement, vers la victoire définitive! Où serions-nous aujourd'hui, sans ces « défaites » dans lesquelles nous avons puisé l'expérience historique, la reconnaissance de la réalité, la puissance et l'idéalisme! Aujourd'hui que nous nous sommes avancés jusqu'au seuil de la bataille finale, dans la lutte de classe prolétarienne, c'est précisément sur ces défaites que nous avons les pieds. Nous ne pourrions nous passer d'aucune. Chacune fait partie de notre force et de notre clarté de but.

C'est là le contraste qui sépare les luttes révolutionnaires d'avec les luttes parlementaires. Nous avons eu en Allemagne durant quarante ans de continuelles « victoires » parlementaires, nous marchions, pour ainsi dire, de victoire en victoire. Et le résultat en a été lors de la grande épreuve historique du 4 août 1914 : une déroute politique et morale allant jusqu'à l'anéantissement, un effondrement inouï, une banqueroute sans exemple.

Les révolution nous ont apporté jusqu'à aujourd'hui des défaites continuelles, mais ces défaites inévitables sont pour l'avenir autant de garanties de la victoire finale. ... Tout cela à une condition! Il s'agit de savoir dans quelles circonstances les défaites correspondantes avaient été subies : si elles résultaient de ce que l'énergie de lutte des masses lancées à l'assaut se heurtait aux limites d'une insuffisante maturité des conditions historiques préalables, ou de ce que l'action révolutionnaire elle-même était paralysée par l'indécision, la tiédeur, les faiblesses intérieures.

Exemples classiques de ces deux cas : d'une part la révolution française de février, de l'autre la révolution allemande de mars. L'action héroïque du prolétariat de Paris en 1848 est devenue la source vivante des énergies de classe pour le prolétariat international tout entier. Les défaillances pitoyables de la révolution allemande de mars (de la même année) ont été traînées comme un boulet par tout le développement moderne en Allemagne. Elles ont eu leur prolongement, à travers l'histoire officielle de la social-démocratie allemande, jusque dans les événements les plus récents de notre révolution, — jusque dans la crise dramatique que nous venons de vivre.

Comment apparaît la défaite de cette fameuse « Semaine de Spartacus » à la lumière de la précédente question historique? Est-ce que ç'a été une défaite de l'audacieuse énergie révolutionnaire et de l'insuffisante maturité de la situation? Ou bien au contraire une déroute de faiblesse et de tiédeur dans l'action?

Les deux! Le caractère à double face de cette crise, la contradiction entre l'attitude pleine de force, décidée, offensive, des masses berlinoises et l'indécision, la timidité, le manque de conviction des chefs berlinois est la caractéristique particulière de cet épisode le plus récent.

La direction a avorté. Mais la direction peut et doit être créée par les masses et sortir des masses. Les masses sont le facteur décisif, elles sont le rocher sur lequel la victoire finale de la révolution sera édifiée. Les masses étaient à la hauteur, elles ont fait de cette « défaite » un chaînon de ces défaites historiques qui sont l'orgueil et la force du socialisme international. Et à cause de celà, c'est de cette « défaite » que fleurira la victoire prochaine.

« L'ordre règne à Berlin! » O bourreaux stupides! Votre « ordre » est construit sur le sable. La révolution se dressera demain dans toute sa hauteur avec fracas, et à votre terreur elle annoncera avec toutes ses trompettes : *j'étais, je suis, je serai!*

ROSA LUXEMBOURG.

L'Impérialisme mobilise

La lutte que mène actuellement l'impérialisme français pour la prédominance en Europe est une lutte difficile. Elle n'exige rien de moins qu'une transformation d'ensemble de la politique française tant intérieure qu'extérieure. Transformation dans le sens nationaliste, transformation dans le sens de la mobilisation pour une deuxième guerre mondiale.

Il y a quelques années encore, quand Stresemann en Allemagne étalait les dehors d'une politique francophile (et peut-être même la prenait au sérieux), il n'y avait en Allemagne que les Racistes pour réclamer l'alliance avec l'Italie — « ennemie naturelle de la France ». — La bourgeoisie allemande s'est appropriée depuis ce vœu des Hitlériens; elle a envoyé son diplomate le plus consommé, le Dr. Von Schubert à l'Ambassade de Rome, avec mission d'y travailler à la formation d'un solide bloc germano-italien opposé à l'impérialisme français et à ses Etats vassaux : la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie.

Les diplomates russes n'ont pas été tout à fait étrangers à ce tournant de la politique allemande. Il y avait depuis longtemps une amitié toute particulire entre la Russie des Soviets et l'Italie fasciste. Mussolini fut le premier à reconnaître le gouvernement des Soviets, et le seul à protester contre l'occupation roumaine de la Bessarabie. L'Italie reste le plus grand consommateur de pétrole russe. Aussi la diplomatie russe ne laisse-t-elle passer aucune occasion de manifester à l'Italie une amitié cordiale.

Rien d'étonnant que, de leur côté, les représentants italiens et allemands à la S. D. N. aient exigé l'admission de la Russie et de son Etat vassal, la Turquie, à la Commission Européenne. En 1928, déjà, la Russie propageait, quelque peu prématurément, le principe d'une alliance à quatre qui devait se composer de l'Allemagne, de l'Italie, de la Russie et de la Turquie.

L'amitié germano-russe ne date pas non plus d'hier. Rosa Luxembourg l'avait prévue déjà en 1919, quand elle disait : « *Comme un revenant inquiétant s'approche une alliance des bolchéviks avec l'Allemagne. Cette alliance sera le coup moral le plus terrible qui puisse encore être porté à l'internationalisme prolétarien. Lorsque se réalisera ce grotesque accouplement de Lénine et de Hindenbourg, s'éteindra la source de lumière morale qui nous éclairait de l'est. La dictature prolétarienne sous la protection de l'impérialisme allemand, serait la plus grande monstruosité que nous puissions encore vivre* ».

Depuis ce temps nous avons vécu beaucoup de monstruosités semblables : la fabrication russe d'obus et de gaz asphyxiants pour la Reichswehr allemande, l'entraînement de l'armée rouge par des cadres empruntés à la Reichswehr, la construction de la théorie suivant laquelle le prolétariat des pays alliés de la Russie doit lutter aux côtés de sa propre bourgeoisie et enfin le programme électoral du Parti Communiste allemand, qui rivalise de nationalisme avec celui de Hitler. « *La source de lumière morale qui nous éclaire de l'Est* » est depuis longtemps éteinte. Il ne reste que la puanteur de l'huile.

Dans la lutte ardente qui est menée aujourd'hui autour de l'union douanière entre l'Allemagne et l'Autriche, il s'agit de savoir si le bloc de guerre germano-Italien sera ou non soudé par l'intercallement de l'Autriche. La France peut difficilement s'opposer à l'Union douanière. Elle essaye de se fortifier en liant plus étroitement à elle ses alliés : Tchécoslovaquie, Yougoslavie et Roumanie. Elle leur ouvre de nouveaux crédits, leur accorde des traités de commerce préférentiels, etc. A travers ces préparatifs c'est l'orage de la guerre mondiale prochaine qui gronde déjà à l'horizon.

Pour la France, le Comintern lancera le mot d'ordre : « Renversement de l'impérialisme français. Guerre civile contre la guerre ». Pour l'Allemagne par contre, le mot d'ordre sera ainsi formulé : « Libération nationale et sociale. A bas l'impérialisme occidental. Brisez les chaînes d'esclavage du traité de Versailles! »

Mais les impérialistes français démasqueront avec facilité cette démagogie, inviteront les ouvriers français à prendre *exemple sur les communistes patriotes d'Allemagne*. Et les communistes allemands et français se massacreront par les gaz asphyxiants pour la plus grande gloire du Stalinisme!

Seule la lutte internationale des communistes révolutionnaires indépendants du joug russe peut sauver le prolétariat européen.

Cette lutte ne connait qu'un seul mot d'ordre « Renversement de la classe dominante en France, en Allemagne et en Russie! »

Le problème de l'unité de classe

I. A L'ECOLE DE LA GUERRE CIVILE

Quelques réflexions suggérées par la lecture de l'article « La Lutte de Classes » (Bulletin n° 4 de la minorité de l'Union anarchiste communiste.

Existe-t-il « deux classes? » Les classes existent dans la mesure où les antagonismes sociaux revêtent une généralité et une intensité décisive. Elles se posent en s'opposant. Il n'est dans l'esprit de personne de nier l'existence de classes, et par conséquent de certaines luttes entre les classes, mais le point de vue *révolutionnaire* prolétarien, à chaque époque, a consisté dans l'affirmation que *les luttes* entre *les classes*, en définitive, se réduisent ou tendent à réduire à *une lutte* entre *deux classes*, la classe bourgeoise et la classe prolétarienne, et que de cette lutte sortira la liquidation du système capitaliste et l'affranchissement des travailleurs, le jour où elle aura revêtu l'ampleur d'un duel mondial entre la réaction et la révolution.

Il est juste de poser en tête d'une étude sur la réalité d'une pareille lutte des classes, d'un pareil duel des classes, le principe de la critique vis-à-vis de toutes les doctrines ou formules établies. Il est encore plus juste de substituer au respect des formules l'examen du développement de la notion de classe, de la solidarité de classe dans le prolétariat lui-même, puisque c'est dans cette tradition classiste que « s'inscrit l'expérience de la classe ouvrière en lutte pour son affranchissement ».

Si nous interrogeons l'histoire de la tradition classiste ouvrière, c'est-à-dire de la constitution des prolétaires en une classe (évolution qui, bien entendu, ne saurait être considérée comme achevée, étant donné les multiples liens qui attachent les prolétaires au capitalisme et à son état et introduisent entre eux la division) nous distinguons à peu près ce qui suit.

L'opposition d'une classe de prolétaires à toutes les classes possédantes n'est pas une conception abstraite, un mythe. C'est l'énoncé d'une réalité générale qui, à travers diverses péripéties, n'a cessé d'acquérir une valeur de plus en plus universelle à travers tout le développement historique moderne. Cette réalité, c'est la solidarité ouvrière, avec ses conditions d'existence, ses variations d'étendue, ses méthodes pratiques, ses modes d'organisation, les idéologies où elle s'exprime. Faire son histoire, c'est remonter à la source de toutes les traditions révolutionnaires (populaires et savantes) du prolétariat, leur rendre la vie en les rattachant aux nécessités sociales qu'elle a exprimées à chaque étape de son évolution. C'est aussi rendre possible un inventaire critique de ces mêmes traditions, à la lumière des nécessités historiques présentes.

L'existence du prolétariat, comme classe, n'a revêtu sa signification moderne que par le succès même de la révolution capitaliste et bourgeoise. C'est ce succès qui a érigé le prolétariat en force motrice principale, et finalement en protagoniste unique du progrès social, au fur et à mesure que la bourgeoisie se trouvait réduite à un rôle réactionnaire, voire destructeur de la civilisation élevée par ses mains. Mais la condition préalable du développement capitaliste lui-même, et celle de l'érection du prolétariat en une force sociale distincte réside dans l'apparition des formes les plus brutales et les plus primitives de la solidarité ouvrière, en lutte avec les premières expressions également primitives et brutales de la révolution industrielle. Les premières révoltes prolétariennes, celles des paysans sans terre, celles des salariés en chambre ou en atelier, ont eu en face de la bourgeoisie un caractère régressif comme menaçant la richesse sociale dont les prolétaires se trouvaient exclus. Pourtant, en menaçant cette richesse sociale, ils l'ont sauvée en fait des excès de l'avarice capitaliste. Le travail salarié, traité comme une force motrice dont la source non appropriée était tenue pour intarissable, était consommé par le capitaliste dans des conditions qui équivalaient à la destruction de la population ouvrière, de même que l'accumulation primitive équivalait à la dévastation irrémédiable des campagnes. C'est la loi du talion appliquée aux possédants par les brûleurs de châteaux, puis par les briseurs de machines,, qui a conféré une valeur à l'existence des individus prolétariens, alors que le triomphe du droit abstrait de franche citoyenneté avait seulement remplacé la propriété sur la chair humaine par sa consommation gratuite.

Le primitivisme révolutionnaire a sauvé l'existence des prolétaires comme hommes, et fondé l'existence du prolétariat comme classe. Il a forcé la classe capitaliste à reconnaître le prolétariat comme un membre de la société, et dans la différentiation profonde et nuancée des formes et des méthodes d'une solidarité ouvrière parfois à demi-dissoute dans l'économie et dans l'état, il a continué à jouer le rôle cri de ralliement, comme recours à l'idéal de classe, et comme suprême argument vis-à-vis des classes réactionnaires.

Lorsque les prolétaires ont pris la bourgeoisie au mot et ont voulu devenir des citoyens, leur pénétration dans la direction politique a déclenché la coalition violente des classes réactionnaires, et le choc en retour, n'a été surmonté que sous la pression prépondérante des forces économiques en plein développement. D'autre part, la maturation du capitalisme industriel international a été accélérée malgré la bourgeoisie elle-même par le développement des revendications économiques et par la conquête des lois sociales, mais il a fallu la violence ouverte pour arracher le droit de coalition, de grève et d'organisation toujours remis en question. Aucune modification dans les formes de la domination bourgeoise qui n'ait été arrachée par la force.

Toujours la bourgeoisie radicale, un moment vacillante, a fourni à la réaction les Cavaignac, les Jules Favre et les Clemenceau...

Et toujours les coups ont été portés dans la lutte décisive, non par les couches politiquement éduquées et économiquement organisées du prolétariat, mais par le « peuple de l'abîme », sans pain et sans souliers, celui dont le sang ne coûte rien et dont le cri est « vivre en travaillant ou mourir en combattant ».

Ainsi la solidarité prolétarienne, chaque fois qu'elle s'est dégagée du simple esprit corporatif ou civique, s'est posée elle-même en fonction de la révolution, en fonction de la lutte finale, et sur la base de la tradition héroïque de la « canaille ». C'est de là, et non pas de considérations statistiques ou platement « scientifiques » que s'est dégagée la notion de prolétaire. Selon la magnifique définition de Marx, le prolétaire est celui qui n'a que des chaînes à perdre et devant lui un monde à gagner. Il est exact que cette définition ne se réalise à la lettre que pour le travailleur privé même du misérable privilège que lui confère sa nationalité, sa spécialisation, la possession d'un filon quelconque, par rapport au plus misérable des chômeurs. Et à cet égard, on pourrait affirmer paradoxalement comme le fait Bastien, que le prolétaire n'existe en France qu'à l'état d'exception. Mais l'exemple des autres pays: l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, l'Amérique, etc., sans parler des pays coloniaux ou semi-coloniaux nous prouve que le capitalisme actuel est retourné à son caractère initial, celui d'un système *de production* en ce qui concerne la classe capitaliste, mais d'un système *de destruction* en ce qui concerne les classes exploitées. Ceci confirme que chaque ouvrier, que chaque esclave du capitalisme est en puissance un membre de l'unité révolutionnaire des prolétaires, et que l'ensemble encore confus des couches sociales dont le capitalisme extrait la plus-value représente pour ainsi dire virtuellement et par avance une seule classe séparée comme un seul homme de toutes les classes parasites par la frontière des barricades et engagée dans une lutte à mort contre un ennemi également unifié. Cette unité future dans la lutte, qui se créera avec la conscience et l'organisation révolutionnaire elles-mêmes, qui se forgera au feu de l'action, par l'entrée successive dans la bataille de renforts de classe, de masses toujours plus larges au côté de l'avant-garde combattante réalisera à la fois l'érection définitive du prolétariat en classe et la liquidation des classes parasites. Elle rendra possible l'existence d'une humanité libre et unie, sans privilège et sans frontières, organisant collectivement à chaque échelon la production et la consommation et réalisant peu à peu la direction consciente des phénomènes non seulement économique, mais biologiques et sociaux.

Ayant ainsi défini l'unité de la classe ouvrière comme un procès de développement qui ne trouvera son accomplissement final que dans celui de de révolution, nous arrivons immédiatement à un second problème, plus important encore s'il est possible.

A quels phénomènes pouvons-nous reconnaître la possibilité d'un développement révolutionnaire? Comment se caractérise l'approche de la révolution? Sommes-nous au seuil de la révolution mondiale du prolétariat, ou bien en sommes-nous séparés par une longue série d'années?

Dans la réponse à ces questions, il y a deux écueils à éviter. Le premier est de prendre sa propre impatience pour une loi de l'histoire, le second est de méconnaître le mouvement réel de l'histoire et de se détourner de la révolution parce qu'elle sommes pas préparés à reconnaître. Les prolétaires sommes par préparés à reconnaître les prolétaires en révolte contre le capitalisme et l'état, toutes les fois qu'ils ont obéi aux nécessités qui ne leur laissaient le choix qu'entre l'expropriation de leurs affameurs et une mort misérable, ont été qualifiés d'émeutiers, de brigands, de rebelles, de saboteurs payés par la contre-révolution pour faire avorter l'action organisée et compromettre la marche au socialisme, pour discréditer le mouvement, en rompre l'unité, etc... Ces calomnies ont été acceptées d'une façon si générale, que partout l'avant-garde a été moins écrasée par l'ennemi que par le gros de la troupe. A la manière de roi Philippe, chargeant sa propre « piétaille » en tête de ses lourds escadrons! Les révolutions politiques en chaque circonstance ont cependant été l'œuvre de ces enfants perdus du prolétariat révolutionnaire; c'est grâce aux « extrémistes » qu'en 1793, 1830, 1848, 1871, la classe toute entière a pu occuper de nouveaux terrains. Il en a été de même dans les révolutions qui ont donné en Europe le pouvoir à des gouvernements socialistes, qui en Russie ont assuré le triomphe du bolchevisme et en Chine celui du Kuomintang. Cela est si vrai que l'écrasement de l'avant-garde, accomplie par les Thermidoriens de tout poil, loin d'assurer la sécurité des conquêtes accomplies en a aussitôt provoqué la perte, et que les vainqueurs n'ont pu échapper à leur propre destruction qu'en practisant avec la réaction la plus extrême. C'est le propre de la révolution sociale : dès qu'elle cesse de s'étendre et de s'approfondir, rien n'en subsiste plus; elle retombe d'elle-même à l'ordre bourgeois.

Aussi l'avant-garde ne peut-elle triompher de la réaction qu'en détruisant et en vidant de leur contenu les organisations des « modérés » qui ne représentent un renfort de classe que par la libération de leur base prolétarienne, mais qui, dans leur essence ne peuvent servir que la création.

La première erreur a certainement causé beaucoup de sacrifices que l'on pourrait qualifier d'inutiles, s'il n'était pas en définitive, l'héritage infiniment précieux que des générations et des générations de combattants nous ont légué au prix de leur sang, pour servir d'exemple et de guide aux masses, et s'ils ne devaient pas réaliser leur fécondité dans l'avenir.

La seconde est de beaucoup plus dangereuse, et c'est sur celle-là que nous voulons insister surtout. Comment se fait-il que tant de partis, d'organisations prolétariennes et révolutionnaires de touts sortes, groupant l'élite l aplus instruite et la plus cohérente éclairée par la théorie, dirigée par les plus hautes capacités, encadrant parfois des masses immense déjà exercées dans la pratique de l'action collective et de la solidarité de classe, se soient placés dans une position où ils se sont, du jour au lendemain transformés en forces contre-révolutionnaires, et cela presque à chaque tournant brusque de l'histoire ? Comment se fait-il que ceux-là même qui reconnaissaient comme des exemples historiques impérissables, les insurrections et les communes du passé, se sont comportés comme des ennemis redoutables des insurrections et des communes du présent, en sont même dans la plupart des cas devenus les bourreaux, et cela au nom même des intérêts révolutionnaires de leur classe?

Mais sans doute convient-il de serrer de plus près les données de l'histoire.

Partout dans les années qui viennent de s'écouler, c'est au nom de la révolution et de ses intérêts supérieurs que les mouvements spontanés de la masse ont été étouffés. La discipline socialiste et syndicale a servi à lancer des millions de prolétaires à la tuerie; elle a servi à les y maintenir jusqu'au bout; elle a frappé impitoyablement les communistes, radicaux et libertaires de tous les pays : les prolétaires chinois, autrichiens, hongrois, hindous ont été victimes.

Ce qui précède nous permet déjà de formuler certaines affirmations concernant les signes avant-coureurs et les conditions de la révolution prolétarienne. Un de ces signes, une de ces conditions, c'est l'indépendance de la tendance la plus extrême, la réunion des communistes dans une organisation propre, menant sa propagande et son action sur un terrain nettement distinct. Ce terrain ne peut donc être celui de l'unité apparente de toutes les couches ou catégories plus ou moins priviliégiées, plus ou moins divergentes, sur le terrain de leurs intérêts immédiats, mais celui de la partie de la population ouvrière, dont les intérêts et l'existence même sont incompatibles avec le système capitaliste. En ré-

(A suivre.)

L'ACTION OUVRIERE

Bravo, Chiappe!

(Impressions d'un jeune sur le Premier Mai 1931, à Paris)

« Jamais nous ne reverrons les premiers mai d'avant-guerre! » nous répètent les vieux militants. Et il faut les entendre raconter comment l'on manifestait dans Paris, à cent mille, drapeaux rouges déployés, suivant les lieux de concentration, les parcours et les étapes fixés par la *Bataille Syndicaliste*. Comment les plaques de fonte des arbres des boulevards étaient brisées sur les bordures et volaient en morceaux sur les dragons et sur la flicaille (mais nous avons vu cela aussi le 23 août 1927!). Comment la haute bourgeoisie se claquemurait dans ses villas, et la petite, derrière les volets de ses boutiques. Comment les colonnes de manifestants enfonçaient les barrages et parfois se frayaient un chemin jusqu'aux quartiers des riches, démontrant que les fils des communards avaient appris à « marcher sur Versailles » et procurant aux larbins et aux nounous les frissons de la petite mort.

Et il semble, à les entendre, qu'en 1931, on n'a jamais été, en France et en Europe, plus loin de la révolution sociale. Mais moi, comme les jeunes aiment contredire les vieux, je prétends qu'on n'en a jamais été plus près.

Ce paradoxe, nous sommes quelques milliers à qui Chiappe l'a fait entrer dans la tête à coups de matraque, le premier mai dernier. Et de plus malins que lui ne l'en feront pas sortir.

Que signifiait au fond, pour les militants de jadis, le chômage et la démonstration du Premier Mai? Qu'elles aient lieu en casquette et la trique à la main, comme en France au bon temps du Père Peinard et de la machine à bosseler, ou en chapeau noir, redingotte et parapluie comme dans la social-démocratie allemande, elles avaient pour but de donner à la bourgeoisie l'avertissement suivant : « Attention à la force ouvrière. Respectez le droit syndical, le droit de grève, le droit de réunion et de manifestation, qui a été acheté avec le sang des martyrs de Chicago et de Fourmies. Nous voulons que les producteurs aient leur part dans les progrès de la prospérité et de la démocratie capitalistes, une part toujours plus grande de bien-être et de liberté ».

A l'époque où fleurissaient encore toutes les industries, où l'impérialisme taillait encore à plein couteau dans les débouchés du marché mondial, la bourgeoisie des pays riches avait-elle quelque chose à objecter à ce programme? Non, rien d'autre que sa propre avarice. Elle avait même intérêt à ce que les choses se passent le plus pacifiquement possible pour ne pas susciter trop clairement l'expérience du revolver plus fort que le bulletin de vote. Mais il va de soi que même pour le bouillant Gustave, Mamzelle Cizaille et le Citoyen Browning n'étaient à qu'en dernier renfort derrière le parlementarisme du parti et le municipalisme des bourses du travail.

Aujourd'hui, il ne s'agit plus de même, et bien que les coups de crosse et le passage à tabac n'aient pas changé de goût, ils ont acquis une toute autre signification.

Que disent les foules ouvrières du premier mai depuis la guerre? « A bas le capitalisme, tout le pouvoir aux ouvriers! » Que veulent-elles, aujourd'hui, même à Paris, dans un pays qui était naguère encore l'oasis de la prospérité capitaliste : « Les soviets! » c'est-à-dire le système des conseils. Ainsi toute lutte politique spontanée de la classe ouvrière prend la nature d'une lutte pour le pouvoir. Et la répression s'exerce déjà comme la défense du pouvoir. Contre les manifestants innombrables des anciens 1er mai, la flicaille avait des droits et ces droits finissaient où commençaient celui de l'ouvrier à revendiquer en cortège. Mais aujourd'hui, en face de chaque ouvrier flânant sur les boulevards en casquette, la « bête noire » est en état de légitime défense, et s'il s'agit d'un premier mai, le « manifestant présumé » devra être coffré avant qu'il ne soit rejoint dans la rue par dix autres, par cent autres, qui, tous, sont « présumés » comme ayant dans la tête l'intention de renverser le pouvoir à la première occasion, c'est-à-dire de procéder premièrement à des hécatombes de flics. Chaque « poulet » tremble dans sa peau, car les mangeurs de poulets seront un jour les plus forts. En attendant il prend la revanche de sa propre frousse et de la haine qu'il inspire, tantôt par des familiarités nauséeuses, tantôt par la cruauté hostile, sans limite, parce que sans pardon.

***

Dans les caves de la caserne, place de la République, nous étions cent, puis cinq cents, puis deux ou trois mille. Dans le tas, des unitaires et quelques douzaines de jeunes communistes. Pas un seul militant responsable, pas une seule « tête », pas un seul « meneur ». Pas même un « rabcor » de l'*Humanité*, puisque l'*Humanité* n'a pas soufflé un mot sur notre compte. Bien des « présumés » sortaient du travail, ou n'étaient que des passants attirés par curiosité dans la rue. Des heures s'écoulèrent d'abord avant que la moindre réaction soit tentée.

Toutefois, les lazzi et les insultes pleuvaient sur les « bêtes noires » rassemblées autour de nos fosses-aux-ours, et, par intervalle, quand les enfants de Paul-Boncour nous chargeaient dans la cave ou brutalisaient devant nous des gamins ou des femmes, éclataient des huées et se manifestaient des tentatives de lutte.

Mais, quand il fut évident que nous allions rester là jusqu'au lendemain, sans pain, sans eau potable et presque sans air, la résistance devint permanente.

Il fallut employer contre nous la crosse et la matraque et renouveller d'heure en heure les sections de « mobiles » chargés de nous mater, tandis que, dans la cour, des centaines de gardes à cheval stationnaient en réserve.

Les hurlement ininterrompus de la *Jeune Garde* et de l'*Internationale* volaient jusqu'aux faubourgs par les soupiraux crevés dont les jeunes arrachaient les grilles, improvisant des massues avec la tuyauterie de plomb des abreuvoirs. Les cris de « mort aux vaches! », « les soviets à Paris! » frappaient les agents de garde qui, dehors, faisaient circuler la foule. Plusieurs fois le contact fut établi avec la rue et les gonzesses du Faubourg du Temple approvisionnaient les insurgés en pain, en vin et en cigarettes.

Il fallut l'assommade organisée, l'expulsion des manifestants hors de leurs repaires de fortune, un filtrage et un nouvel emprisonnement dans des caves étroites et séparées pour venir à bout de la combattivité spontanée des prisonniers.

Cependant l'enthousiasme de la lutte laissa place à la réflexion, la haine du flic s'élargit en haine de la société bourgeoise, et bien des jeunes qui, jusque là, se tenaient à l'écart de toute organisation révolutionnaire, manifestaient déjà dans des dialogues animés une volonté de lutte plus claire et plus réfléchie. La conclusion cent fois

répétée était la suivante : « Comme ils ont bien fait de nous mettre ici, de nous affamer et de nous assommer sans raison! Grâce à cela nous avons compris la vraie nature de notre situation et celle de leur démocratie. Nous sommes maintenant des hommes nouveaux. Nous ne croyons plus aux discours, aux bulletins de vote, aux réformes, à la bienfaisance et à la nécessité de l'Etat. Nous ne croyons plus qu'en notre force. Et nous voulons lutter jusqu'à la disparition du dernier des flics et du dernier des bourgeois ».

Voilà, certes, un résultat que Chiappe n'avait pas prévu *en combinant avec les chefs du Parti Communiste l'interdiction de tout meeting à Paris, et le censurage des mots d'ordre remplacés par du blanc dans* l'Humanité *du Premier Mai.* (Car la censure partielle n'existe plus et l'échoppage des mots d'ordre ne fut qu'une combine des chefs bolchevicks pour échapper à leurs responsabilités tout en jouant les martyrs).

... Quand le parti fait des meetings autorisés, qu'en sort-il? Du bruit, du vent, de vaines paroles, après quoi chacun rentre chez soi la conscience satisfaite, en attendant un autre premier mai et un autre discours de Cachin. Vienne alors la suppression totale de l'*Huma* et l'arrestation préventive du Bureau Politique; les masses restent passives, envoyant seulement leurs délégués aux nouvelles, de telle façon qu'il suffit d'une souricière de police au 120 rue Lafayette pour décapiter toute une région. C'est ce qui s'est passé le 1er mai 1930, à Paris.

Mais le 1er mai 1931 a vu partout renaître l'initiative ouvrière, la spontanéité, l'ingéniosité inépuisable des planteurs de drapeaux, des peintres en inscriptions, des saboteurs, des manifestants individuels. Ça et là, des colonnes se sont formées, à Belleville, sur la rive gauche, en banlieue, qui ont su attaquer, se disperser et se réformer, en évitant le choc des forces concentrées de la police. Enfin Chiappe, dans les sous-sols de la caserne des Gardes, a réussi le plus beau meeting d'inorganisés, la plus belle campagne de recrutement révolutionnaire qu'on ait jamais vu depuis les combats de rue du 23 août 1927! A tel point que si notre journal avait pu pénétrer en masse dans ce lieu de « fête du travail », il y aurait garni utilement, non seulement deux mille poches, mais presqu'autant de cervelles!

Bravo Chiappe! La prochaine fois que tu organiseras de semblables réjouissances populaires, il faudra bien que tu nous arrête pour que nous en soyons tous!

Un jeune.

L'anarchisme est-il une utopie ?

L'épreuve actuellement subie en Espagne par la section la plus nombreuse et la plus solide du mouvement anarchiste met en question d'une manière impitoyable la valeur de la tradition anarchiste (de son expression idéologique et organisatoire actuelle) au point de vue de la révolution prolétarienne.

La révolution communiste-libertaire, considérée par Lénine comme but final, a été complètement abandonnée en Russie par les léninistes et par Lénine lui-même dans la pratique de la « période de transition ».

Il existe une troisième expérience historique contemporaine, qui, seule, a apporté des résultats positifs en faveur du communisme libertaire : celle des conseils révolutionnaires d'usine.

Les conseils révolutionnaies réalisaient la forme enfin trouvée d'un pouvoir non-étatique. Ils étaient une forme ouverte de pouvoir : le pouvoir non-monopolisé, mais accessible à des masses travailleuses toujours plus larges. L'expérience a prouvé que ce pouvoir ne pouvait être ni purement « politique », ni purement « économique », mais qu'il devait, pour vaincre, mener de front l'expropriation de la bourgeoisie et l'extermination de l'Etat, c'est-à-dire du pouvoir monopolisé.

Le mouvement spartakiste, qui groupait communistes et anarchistes, qui s'affirmait anti-parlementaire et anti-syndical, se proposait comme objectif la conquête de toute la puissance politique et économique, non pas par un parti, mais par les masses organisées en conseils. Il avait rompu à la fois avec l'acceptation de la période de transition et avec le mythe « anti-autoritaire ». Il confiait la dictature à la classe elle-même, comme moyen pour sauter par dessus le capitalisme d'Etat.

Les conseils ont démontré qu'il existe une organisation de lutte et de production qui combine harmonieusement l'individualisme et le centralisme de classe.

La révolution d'Octobre en Russie, la Commune hongroise, mais, surtout, et avant tout, le Spartakisme et son héritier le « communisme des conseils », voilà les régénérateurs, jusqu'ici méconnus en France, du communisme libertaire. Ils ont démontré qu'il existe un chemin réel pour l'Anarchie et pour les anarchistes, un chemin qui ne se perd ni dans l'Opportunisme, ni dans l'Utopie.

Extraits d'un article de Rhillon, paru dans le Libertaire

L'objection la plus sérieuse, le reproche le plus grave qui aient été faits à l'anarchisme, en tant que doctrine sociale susceptible d'applications pratiques, est de prendre pour points de départs des postulats métaphysiques impliquant une humanité très évoluée, très développée mentalement et moralement, somme toute très différente de l'humanité actuelle.

Exemple : le postulat libertaire sur lequel se fonde l'institution du *travail libre* selon la formule : de chacun selon ses forces, à chacun selon ses besoins, suppose des travailleurs adonnés à la production en commun et organisés selon un mode exempt d'autoritarisme. La conscience des travailleurs, leur intelligence, leur capacité doivent suffire automatiquement à procurer et à maintenir la cohésion nécessaire dans le groupe producteur, à harmoniser les mouvements, à coordonner les efforts multiples et variés et les faire converger vers la réalisation du but, enfin à assurer la continuité de l'œuvre. Des esprits positifs trouvent que c'est beaucoup trop demander à l'homme et qu'il faudra inévitablement, dans l'organisation de demain, suppléer au défaut d'entente, à l'absence ou à l'insuffisance de bons-vouloirs, à la pénurie d'intelligence et de capacité, au manque d'éléments moraux capables d'engendrer et de maintenir une auto-discipline — condition majeure du rendement et de la durée — par des moyens d'autorité.

Ce problème général et multiple est résolu tant bien que mal, plutôt mal que bien par le capitalisme au moyen d'une véritable technique de l'autorité qui met l'homme à sa place et qui le contraint à l'exécution d'une tâche tout en lui laissant les apparences de la liberté et tout en lui assurant l'existence matérielle, du moins en ligne générale.

La solution à chercher est celle-ci :

Comment, tout en assurant à chacun un maximum de bien-être et de liberté réelle (but de l'organisation), comment et par quels moyens maintiendra-t-on l'ordre, l'efficacité, la durée dans la production? Il va sans dire que si l'ordre est maintenu sur ce terrain il le sera *a fortiori* sur le plan politique.

Dans cet ordre d'idées, le seul exemple que nous ayions sous les yeux, la seule expérience sociale et viable qui se prête à l'examen est celle des Soviets.

Les Soviets ont adopté la solution autoritaire à laquelle ils étaient d'ailleurs conduits par leur doctrine. Leur organisation ne diffère de l'organisation capitaliste que par un renforcement de l'autorité à tous les échelons et au sommet. Ils utilisent par conséquent la force acquise par le régime antérieur et ils amplifient cette force en métamorphosant le but.

Dans l'organisation capitaliste le but de la production est le *profit*. Le travailleur de la base rouage obscur et anonyme a le sentiment d'être dépouillé d'une partie de son produit, il est hostile, en principe, foncièrement, au système qui l'exploite, et son hositlité n'est pas sans nuire au rendement, là où l'organisation n'a pas atteint le degré de perfection mécanique, le degré de rationalisation que l'on observe dans les vastes entreprises où l'ouvrier n'a même plus la possibilité de se mettre en grève.

L'organisation soviétique du travail présente ce gros avantage de bénéficier à la fois de la rationalisation mécanique et d'un état psychologique favorable. Le « ciment moral », qui, dans l'organisation capitaliste, est sujet à désagrégation, est de meilleure pâte dans l'organisation soviétique où l'ouvrier peut croire que l'effort dépensé en commun revient intégralement à la communauté. Il apparaît que l'organisation économique des Soviets est subordonnée à l'Etat communiste et que son but général est d'assurer à cet Etat un maximum de puissance. Mais il n'est pas dit que tous les fruits seront absorbés par l'Etat dont les besoins iront d'un maximum actuel à un minimum ultérieur. Un temps viendra sans doute où il restera, sur le domaine proprement dit de la production, un excédent qui, réparti entre les travailleurs, élèvera leur niveau de vie. Le temps de jeûne et de sacrifice finira. Ce qui ne finira pas, par exemple, ce qui est sans fin, c'est le temps de la contrainte, le temps de la coercition, le temps de la tyrannie. Mais la tyrannie même, n'est tyrannie que pour quiconque a le sentiment développé de la liberté. Si ce sentiment est atrophié, s'il n'existe pas, il n'y a pas de tyrannie vue de l'intérieur; elle n'existe que pour l'observateur placé au dehors, et c'est sans importance.

Ainsi les bourgeois, dont les bolchevistes ont calqué le système en l'adaptant à un nouveau but, dénoncent avec des airs scandalisés l'esclavage du travailleur russe. Ils ont peut-être raison de leur point de vue. Mais le point de vue du travailleur russe étant nécessairement différent, les bourgeois ont tort de dénoncer un mal que la victime ne ressent pas. Là où il y a esclavage véritable, c'est là où les ouvriers sont contraints de travailler à des conditions qu'ils n'acceptent que par force. C'est le cas général du régime capitaliste. Mais là où les conditions de travail, fussent-elles mille fois pires sont acceptées par esprit de sacrifice à une cause, ou pour toute autre raison psychologique ou morale, il n'y a, il ne peut y avoir d'esclavage.

Je fais cette hypothèse que l'ouvrier soviétique est de cœur et d'âme acquis au régime. Aussi bien l'organisation soviétique ne permet pas — c'est pour elle une question de vie ou de mort — l'existence de minorités réfractiaires ou hostiles. Il faut nécessairement qu'elle les élimine ou qu'elle les supprime, sinon elle périra elle-même. L'autorité qui prête à discussion est une autorité morte. En cela est la tyrannie. Et la tyrannie qui s'exerce sur les minorités et sur les individualités isolées est la rançon qui paie la quiétude des foules asservies mais satisfaites et consentantes.

Tel qu'il apparaît, le soviétisme est une pratique sans idéal ou du moins sans autre idéal que celui de l'Etat, un idéal de force, de domination. Il est donc l'antithèse de l'anarchisme dont on a dit qu'il est un idéal sans pratique

L'anarchisme ne se justifierait-il que comme une protestation de la conscience philosophique contre toute forme de tyrannie qu'il solliciterait déjà vivement, impérieusement la conscience de l'homme. Mais il est en droit de prétendre à des fins sociales, d'envisager l'application pratique de ses principes.

Aux moyens d'organisations autoritaires doublement commodes parce que, d'une part ils utilisent la force acquise de l'hérédité, et qu'ils s'appuient d'autre part sur une raison qui se suffit toujours à elle-même : la raison des baïonnettes, l'anarchisme émet la prétention de substituer des moyens qui, tout en respectant la personnalité humaine, seront capables d'assurer la production dans des conditions d'efficacité et de rendement au moins égales, sinon supérieures, à celles que l'autorité peut produire.

L'étude technique de l'organisation libertaire n'a contenté de mots et on a fait fi des démonstrations. nas été abordée avec assez d'attention. On s'est Il n'est pas douteux pourtant que des démonstrations puissent se faire. La pratique syndicale ne laisse pas d'être féconde en enseignements et, sous ce rapport, l'anarchisme aurait tort de la dédaigner mouvement, trop longtemps encombré par des poètes, des littérateurs, des chanteurs, des danseurs et autres espèces imaginatives et acrobatiques, a le plus grand besoin, aujourd'hui, du concours technique d'hommes qui, étant des travailleurs, et des travailleurs intelligents, possèdent des aperçus sur le travail, en connaissent la complexité, la diversité, l'indispensabilité, et ne sont pas enclins à résoudre le problème social par le nudisme, la sexologie et le végétatisme...

Kropotkine, anarchiste-moraliste

En Pierre Kropotkine, mort le 8 février 1921, disparaissait un des représentants les plus caractéristiques et les plus représentatifs de l'ancienne intelligentzia révolutionnaire russe. Comme Bakounine, c'était un aristocrate russe devenu un chef de l'Anarchisme européen. Mais sur beaucoup d'autres points, l'antagonisme fut complet entre Bakounine et Kropotkine.

Aristocrate de naissance et d'éducation, ayant terminé en 1862 ses études dans un institut réservé aux nobles, il ne s'engagea pas dans la voie ordinairement choisie des carrières militaires, administratives ou diplomatiques, mais se proposa volontairement pour une mission en Sibérie, terre qui l'attirait par ses mœurs populaires et par la possibilité de recherches scientifiques dans des régions peu explorées. Elève du corps des pages, il s'était enthousiasmé pour les sciences naturelles — cédant en cela à l'engouement de la décade de 1860 pour les « lumières » — et surtout pour la géographie physique, qu'il enrichit d'importantes découvertes et qui resta toujours plus tard sa science favorite, comme ce fut le cas de son ami et camarade le célèbre anarchiste français Elisée Reclus.

Alors que Bakounine avait débuté par la philosophie idéaliste allemande pour ne parvenir que plus tard au matérialisme, Kropotkine commença par les sciences naturelles. Par contre, tandis que Bakounine faisait siennes, sous l'influence de Marx, les bases du matérialisme historique, Kropotkine, à cet égard, restait, et pour toute sa vie « un homme de 1860 ». Ce fut un disciple typique des encyclopédistes français du dix-huitième siècle; il croyait à la puissance de la raison, à la force créatrice de la science. Mais il possédait encore un trait qui le séparait de Bakounine, et faisait de lui un homme des années 70, un « aristocrate repenti ». Pour Bakounine, les questions morales ne jouaient aucun rôle. Au contraire, le but justifiait tous les moyens. Au contraire, le trait de caractère le plus marquant de Kropotkine, celui qui le dominera pendant toute sa vie, fut le haut développement du sens moral, le sentiment intransigeant du devoir. Après son retour de Sibérie, à cette époque de 1860-1870, où ses travaux scientifiques lui avaient gagné une renommée européenne, alors qu'un chemin tentant vers une activité scientifique brillante s'offrait devant lui, il se posa à lui-même, ainsi qu'il le rapporte, la question suivante : « Quel droit ai-je à tous ces plaisirs supérieurs, tandis qu'autour de moi règne la misère et la lutte la plus douloureuse pour le croûton de pain, si tout ce que je dépense pour vivre avec ceux-ci dans une haute sphère d'intellectualité est arraché inévitablement de la bouche de ceux-là, qui sèment le froment et n'ont pas même assez de pain de seigle pour nourrir leurs propres enfants ? »... Et voici Kropotkine s'expatriant pour s'associer à la tendance de Bakounine dans l'Internationale et faire siennes pour toute sa vie les conceptions anarchistes de ce dernier. Toutefois après son retour en Russie, en 1872, il entra dans le *Cercle Tchaïkovski* (cercle d'études et de propagande révolutionnaires-socialistes qui s'était formé au début de 1870, autour de Tchaïkovski, alors étudiant). Ce cercle, d'après l'expression de ce dernier « était né du désir d'agir en opposition avec les méthodes conspiratives à la Netchaïeff ». Autrement dit, il se posait surtout des tâches morales, et c'est ce qui, précisément, attira Kropotkine. Comme il était le membre le plus âgé, le plus expérimenté et le plus instruit du cercle, il en devint l'âme et le chef effectif. En même temps, un des premiers parmi les révolutionnaires russes, il entreprit l'agitation dans un cercle d'ouvriers de Pétersbourg et leur parla de l'Internationale.

Après son arrestation et sa célèbre évasion hors de l'infirmerie de la prison, il émigra définitivement en Europe, où commença pour lui une nouvelle et importante période de son activité de théoricien et de propagandiste universellement reconnu de l'anarchisme européen.

Toutefois, vis-à-vis de l'anarchisme, Kropotkine assuma une toute autre attitude que Bakounine. Pour Bakounine, l'important de l'anarchisme réside dans son côté destructeur, négatif; il ne s'occupait que peu du travail d'édification qui suivrait. Kropotkine, par contre, réserva beaucoup d'attention à la création future, au travail en commun, volontairement consenti, des hommes dans la société libérée par la destruction de la puissance d'Etat. Il voyait les éléments, les germes de ce travail en commun déjà dans la société actuelle : il signalait dans l'entr'aide et non dans la lutte la loi essentielle de la société et poursuivait la vérification de cette loi jusque dans le règne animal (Kropotkine. « L'Entr'aide »).

L'homme est bon naturellement, dit Kropotkine, et s'il réussissait seulement à se libérer de la domination violente de l'Etat, il organiserait la société de la meilleure façon possible. Kropotkine ne voyait donc dans la violence et la destruction qu'un mal nécessaire et signalait avec joie tous les faits qui, dans le développement des hommes civilisés, témoignaient selon lui d'un progrès pacifique accompli par les idées et par les formes de vie anarchistes et communistes. C'est à cause de cela qu'il désavoua sévèrement l'action des combattants anarchistes de 1905-1908 qui allaient jusqu'à la terreur « non-motivée » et à l' « expropriation individuelle ».

Malgré l'idéalisme historique et l'utopisme de Kropotkine, qui en font un épigone des grands utopistes du début du dix-neuvième siècle, malgré ses idées anarchistes moralistes, et sa polémique souvent injuste contre les marxistes, beaucoup de ses pensées sont entrées dans le patrimoine commun du socialisme révolutionnaire en lutte contre l'opportunisme. (En particulier dans les ouvrages « Paroles d'un révolté », « la Conquête du Pain »). Quant à son « Histoire de la Révolution française », elle constitue sous un volume restreint et une forme descriptive des plus facilement abordables, une œuvre scientifique d'une extraordinaire valeur, projetant une lumière inattendue sur beaucoup d'événements de la révolution à notre propre époque.

Kropotkine subit un développement extrêmement intéressant à partir du début de la guerre mondiale. Il semblait que la haine contre l'Allemagne et la social-démocratie allemande, qu'il a partagé avec Bakounine pendant toute sa vie, lui faisait oublier aussi bien l'anarchisme que l'internationalisme. Il devint un patriote ardent, précisément pour défendre ces « grandes démocraties des pays de l'Entente, qu'il avait jadis, comme anarchiste, dénoncé avec tant de vigueur (éprouvant à cette occasion sur sa propre personne les mérites de la « démocratie » française sous la forme d'arrestations, d'interdiction de séjour et de longues années d'internement cellulaire). Bien mieux, il semblait même que le patriote russe se réveilla en lui, et ses célèbres feuilletons dans les «Rouskaïa Wedomosti » déterminèrent plus d'un « faible » à quitter le chemin révolutionnaire socialiste.

Quand Kropotkine rentra en 1917 dans sa patrie, après quarante ans d'émigration, il ne semblait se distinguer en rien ni de Plékhanoff, ni de Brechko-Brechowskaïa, avec lesquels il participa au « Conseil d'Etat », organisé par Kerensky. Lui aussi se posa en adversaire de la guerre civile, en conciliateur des classes, en soutien moral de la république démocratique bourgeoise. On aurait pu croire que les quarante années de lutte dans l'esprit de l'internationalisme anarchiste n'avaient été qu'un épisode de hasard dans la vie de Kropotkine et qu'il partageait le destin de tant de révolutionnaires « narodnikis » de jadis, qui, au moment de la plus grande intensité révolutionnaire, s'étaient réveillés dans la peau de démocrates moyens petit-bourgeois.

Cependant, il ne s'agissait là que d'une apparence. C'était précisément cet enthousiasme démocratique qui constituait une défaillance dans la vie de Kropotkine, un recul momentané, une réapparition de cet espoir d'intellectuels gardant au fond de soi-même, souvent inconsciemment, sous l'amas de leur socialisme et de leur anarchisme révolutionnaires, et comme le faisaient les Narodnikis, l'espoir que la révolution apporterait une longue période de liberté politique où se vérifieraient les formes ouest-européennes des rapports de classe.

Il n'y a pas à douter que la révolution d'Octobre, puis l'effondrement de l'impérialisme allemand et enfin l'apparition d'une ère de révolutions dans le monde entier firent sur Kropotkine une impression extrêmement profonde. Ils le ramenèrent à cet anarchisme authentique qui était malgré tout sa seconde nature; mais ces événements, et surtout le cours des choses en Russie, le plongèrent dans de graves contradictions intérieures. Comme anarchiste, il protesta de toutes ses forces contre le régime de dictature et toutes ses conséquences. Mais comme connaisseur profond des résolutions européennes, et surtout de la grande révolution de la fin du dix-septième siècle, il comprit que cette dictature révolutionnaire, et le cours des événements après octobre 1917 en général, se manifestèrent historiquement comme inévitables. En même temps, il était sans doute plongé dans un malaise spirituel non moindre, sinon dans la honte, du fait de ses récentes fantaisies nationalistes et démocratiques, tellement opposées à ses conceptions libertaires — ainsi que par suite de l'échec de ses prophéties. Tout cela le poussa à se retirer de la vie active, et conduisit ce révolutionnaire infatigable à s'imposer silence pendant trois années entières.

Il considérait la dictature du parti bolchévik comme un renouvellement de celle des jacobins. Mais, comme historien et internationaliste révolutionnaire, il reconnut au nouveau jacobinisme une vaste signification révolutionnaire internationale. Pour cette raison, il renonça à une attaque publique contre la puissance soviétique et n'exprima son opinion que dans sa correspondance privée. Une lettre de Kropotkine datée du 2 mai 1920, publiée dans un tract anarchiste à la mémoire de Kropotkine, constitue à cet égard un document extrêmement caractéristique. Cette lettre, le dernier écrit connu de Kropotkine, est en même temps remarquable par la netteté de l'exposé qui résume les traits essentiels de son caractère et de ses convictions. Il commence en déplorant que les anarchistes « n'aient pas prévu dans une mesure suffisante, ce qui s'est préparé au cours de trente ans ». Les anarchistes, dit-il, ne reconnurent pas suffisamment « les forces du centralisme social-démocrate » et ne surent pas s'unir dans la lutte contre ce dernier. Kropotkine considère ainsi le « communisme » russe comme un enfant du marxisme de Plékhanov, et formule en même temps l'assurance que l'anarchisme aurait pu modifier le cours de l'histoire, s'il s'était signalé par plus de pénétration et d'unité organisatoire. En plus, Kropotkine tient à marquer « sa foi profonde dans l'avenir ». Il croit aussi « que le mouvement coopératif paysan russe sera le noyau créateur de la vie communiste ». Il croit enfin « que les peuples, après s'être divisés en petits états commenceront à organiser à l'échelle de plusieurs d'entre eux, des formes de vie sans état ».

Dans ce dernier trait se révèle l'utopiste incorrigible. De même, la première partie de cette lettre nous apprend que Kropotkine était revenu pendant la période de méditation solitaire qui précéda sa mort, à l'intérêt primordial de sa vie, aux problèmes de la moralité. Il espérait par l'approfondissement théorique de cette question, exercer une influence sur la vie pratique. « Je sais que ce ne sont pas les livres qui créent des orientations, mais bien l'inverse. Pourtant, je sais également que pour l'approfondissement des orientations, le soutien des livres est nécessaire, de livres qui exposent les idées fondamentales sous une forme élaborée et détaillée. Actuellement, où les hommes se débattent entre Nietzsche et Kant, la nécessité immédiate d'un tel travail en profondeur se fait sentir ».

Ainsi se remarquent en pleine force chez Kropotkine, peu avant sa mort, à l'âge de quatre-vingts ans, les bases qui avaient été déposées en lui dès le début de son activité consciente : le culte des « lumières» propre aux hommes de 1860 et l'attachement aux « cas de conscience » qui tourmenta tellement leurs successeurs immédiats.

(Traduit du *Journal Ouvrier-Communiste* de Berlin, février 1931.)

Le Gérant : A. Prudhommeaux.
67, Bd de Belleville, Paris 11e.

Impr. de la Soc. Nouv. d'Editions Franco-Slaves
32, rue de Ménilmontant, Paris 20e.